

LE POUVOIR ET LE BONHEUR...

Confrontation de ces deux concepts dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar

par René Garguilo (Sorbonne Nouvelle)

Toute existence humaine n'est que recherche éperdue du bonheur... Les uns rêvent d'amour ou d'argent ; les autres ont la faiblesse de croire que le pouvoir les rendra heureux. Rares sont ceux qui ont la sagesse de ce Tommai dei Cavalieri que Marguerite Yourcenar présente dans *Le Temps, ce grand sculpteur* et auquel elle fait dire :

Il faut trop d'illusions pour désirer la puissance, trop de vanité pour désirer la gloire. Me possédant, quel enrichissement m'apporterait l'univers, – et le bonheur ne me vaut pas. (*EM*, p. 284)

Mais Tommai dei Cavalieri n'est qu'une figure peinte au plafond de la Chapelle Sixtine et sa sagesse n'est guère humaine.

La plupart des hommes ressemblent davantage à l'Henri-Maximilien de *L'Œuvre au Noir* : ils veulent "tâter de la rotondité du monde" (*OR*, p. 560)... Et les voici partis sur les routes pour quêter leur "miette de gloire". (*OR*, p. 563)

"*Ineptissima vanitas*", dit Zénon au jeune aventurier de la puissance, oubliant qu'il est, lui, un aventurier du savoir et que le pouvoir de la pensée est aussi enivrant que celui des armes...

Si Zénon et Henri-Maximilien ont un jour connu le bonheur, ils l'ont rencontré du côté de La Fère, le matin de leur départ. L'un allait vers les Alpes et l'autre vers les Pyrénées, mais tous deux croyaient aller vers le pouvoir...

"J'ai seize ans, disait Henri-Maximilien. Dans quinze ans on verra bien si je suis par hasard l'égal d'Alexandre. Dans trente ans on saura si je vaux ou non feu César. Vais-je passer ma vie à auner du drap dans une boutique de la rue aux Laines ? Il s'agit d'être homme".

"J'ai vingt ans", répond Zénon. "À tout mettre au mieux, j'ai devant moi cinquante ans d'étude avant que ce crâne se change en tête de mort. Prenez vos fumées et vos héros dans Plutarque, frère Henri. Il s'agit pour moi d'être plus qu'un homme". (*OR*, p. 563-4)

L'ambition est toujours belle en son aurore et il y a du bonheur dans chaque rêve de pouvoir.

Encore plus heureuse est la montée vers le pouvoir. Le sage Hadrien, lui-même, avoue cela.

Il a réussi à être le premier à annoncer à Trajan son accession au trône, malgré les pièges tendus sur son chemin par son beau-frère Servianus : "J'arrivai le soir-même à Cologne, battant de quelques longueurs le courrier de mon beau-frère" (*OR*, p. 324).

Il faut imaginer Hadrien heureux à Cologne ! Félicité, nommé tribun de la Deuxième Légion Fidèle, il sait qu'il vient de faire un pas vers le pouvoir.

Lorsque commencera la guerre avec les Daces, Hadrien saura s'y distinguer. Après la victoire des Portes-de-Fer, il recevra des mains de Trajan "l'anneau de diamants qu'il tenait de Nerva, et qui était demeuré plus ou moins le gage de la succession au pouvoir". "Cette nuit-là", dit Hadrien, "je m'endormis content" (*OR*, p. 329).

Avec les premiers succès commence la popularité... Elle apporte un "sentiment d'euphorie" annonciateur des "années de bonheur". Trajan lui donne deux millions de sesterces... Hadrien a la sagesse de ne pas mépriser le pouvoir de l'argent :

Je gérais désormais ma fortune, qui était considérable, et les soucis d'argent ne m'atteignaient plus. (*OR*, p. 329)

Si la fortune n'ouvre pas forcément toutes les portes du bonheur, elle ferme du moins l'une des portes du malheur...

Les années passent, Trajan vieillit et tombe malade. Voici Hadrien promu chef suprême des armées. Cette dernière étape sera brève : Trajan meurt et son testament donne l'Empire à Hadrien :

Tout ce qui depuis dix ans avait été fiévreusement rêvé, combiné, discuté ou tu, se réduisait à un message de deux lignes, tracé en grec d'une main ferme par une petite écriture de femme. (*OR*, p. 356)

La main de Plotine a aidé le destin !

À peine débarqué sur le quai de Sélinonte, Hadrien est salué du titre d'Empereur ! Le bonheur qui l'envahit alors n'éclate pas en effusions de joie. C'est le bonheur de la sérénité :

Un calme extraordinaire s'était emparé de moi : l'ambition, et la crainte, semblaient un cauchemar passé. [...] Ma propre vie ne me préoccupait plus : je pouvais de nouveau penser au reste des hommes. (*OR*, p. 358)